

Vendredi 7 avril 1911 - ore 9

Discorso del Prof. M. De Wulf

SCOLASTIQUE ET PHILOSOPHIE MÉDIÉVALE

Le moyen âge philosophique est comparable aux grandes nécropoles égyptiennes auxquelles des fouilles systématiques arrachent leurs secrets. Victor COUSIN, RÉMUSAT, PRANTL, WERNER, STÖCKL ont fait les travaux d'approche, mais depuis vingt ans une légion de travailleurs entreprennent des explorations sur les points les plus divers, et comme dans les ruines de Memphis ou de Thèbes, une civilisation intégrale surgit, des constructions d'idées se dessinent et s'enchévêtrent, des couches de théories se superposent.

Peut-on, en interprétant les résultats des travaux récents, émettre sur la philosophie du moyen âge occidental des jugements d'ensemble et fixer les lignes maîtresses d'une conception synthétique? La présente communication a pour but de grouper autour de quelques chefs d'idées les principales notions en présence.

I.

La plupart des historiens cherchent la caractéristique de la scolastique occidentale dans son *caractère religieux*: la philosophie scolastique, dit-on, est une philosophie à base religieuse.

La religion catholique est la grande inspiratrice de la société du moyen âge occidental; elle imprègne tous les facteurs de la civilisation; elle domine la conception du

(¹) Pour plus de développement, v. notre *Histoire de la Philosophie médiévale*, 4^e édition p. 640, 1912, Paris, Alcan. Traduction: *History of mediaeval Philosophy* (Longmans, London, 1909) trad. par Coffey; paraîtront en 1912 une traduction allemande par R. Eisler (Mohr, Tubingen) et une traduction italienne par Baldi (Libreria editrice, Firenze).

pouvoir politique et de ses rapports avec la papauté, la vie familiale, économique et sociale à tous ses degrés, les formes d'art, les sciences et les philosophies.

L'enseignement et l'étude sont d'inspiration religieuse par leurs origines, leur appareil didactique et leurs programmes. C'est l'Eglise qui fonde les écoles capitulaires et monacales avant le XIII^e siècle, c'est elle qui crée les universités du XIII^e et du XIV^e siècle, ou les consacre de son autorité. Tout homme d'étude, tout professeur est engagé dans les ordres. L'ambition de tous est de devenir théologien. Qu'une société baignée dans pareille atmosphère ait considéré la théologie comme la reine des sciences; que la faculté de théologie de Paris ait joui au sein de l'Université d'une place d'honneur, rien de plus naturel. Même au XIII^e siècle, quand la distinction de la théologie avec les autres sciences fut nettement établie et consacrée par les organismes universitaires, il était admis que l'étude sacrée couronne la carrière de savant.

A raison de la place centrale de la religion dans la civilisation du moyen âge occidental, on peut donc dire et on doit dire que *la philosophie scolastique eut un caractère religieux*. Et la même chose est vraie des philosophies byzantines et orientales, dont nous n'avons pas à nous occuper ici, si bien qu'il est légitime d'affirmer avec M. PICAVET⁽¹⁾ que toute la philosophie du moyen âge est d'inspiration religieuse.

Ce caractère est réel, nous ne songeons pas à l'amoindrir. En ce qui concerne la scolastique médiévale, il suffit à marquer sa valeur *comme élément de civilisation*, dans le réseau des facteurs sociaux dont la religion est le principe unificateur; mais il ne suffit pas à marquer la scolastique *comme contenu doctrinal*. En effet, pourquoi s'arrêter à ce caractère sociologique, puisqu'il est possible de scruter la scolastique en elle-même, dans ses solutions philosophiques, comme conception systématique du monde? Pourquoi rester à mi-chemin? Autre chose est la civilisation du moyen âge, autre chose la philosophie qui n'est qu'un de ses éléments. Le caractère religieux de la philosophie lui appartient en commun avec l'art, la science, l'organisation politique et sociale. Les caractères puisés dans l'étude de ses doctrines lui appartiennent en propre. Ceux qui s'en tiennent au caractère religieux de la philosophie médiévale sont dans le vrai, mais nous leur repro-

(1) PICAVET, *Esquisse d'une histoire générale et comparée des philosophies médiévales*, chap. II. Paris, 1907.

chons d'être incomplets. Ils ressemblent à l'homme, qui se flatterait de connaître le rosier, en décrivant le sol où il prend racine à côté de dahlias et de chrysanthèmes.

Aussi la plupart des historiens précisent le caractère religieux de la scolastique, et reviennent à la notion traditionnelle qu'elle est servie de la théologie ou tout au moins sa collaboratrice.

C'est le thème bien connu et bien ancien, qu'un réformateur du duché de Saxe-Gotha résume en cette formule: *eam* (la philosophie scolastique) *esse philosophiam in servitutem theologiae Papeae redactam*,⁽¹⁾ et qui se retrouve sous de nombreuses variantes aux XVII^e et XVIII^e siècles. Mais encore, avant de discuter les ressources de la formule, convient-il de préciser cette dépendance de la philosophie vis à vis de la théologie au moyen âge. On possède aujourd'hui, grâce à des études récentes de BRUNNEN, HEITZ, MANDONNET, GRABMANN et d'autres, des éléments d'appréciation qui permettent une nouvelle mise au point de cette importante question. Au début du moyen âge, et jusque vers le XII^e siècle, on confondit les deux ordres de recherches. Mais au milieu de XIII^e siècle, on les distingua en s'inspirant des principes de la méthodologie scientifique. Devant l'évidence des textes, cette distinction n'est plus contestable. Les déclarations d'un THOMAS D'AQUIN, d'un HENRI DE GAND sont trop connues pour que nous nous arrêtions à les commenter ici⁽²⁾.

Après avoir établi la distinction des deux sciences, les scolastiques du XIII^e siècle ajoutent que le philosophe doit arrêter sa recherche spéculative si celle-ci vient en contradiction avec le dogme. Cette subordination, dont on a exagéré la portée historique, caractérise-t-elle la philosophie scolastique? Par un côté oui; mais par un côté *secondaire*.

On ne nous fera jamais admettre que la primauté de la théologie sur la philosophie scolastique, marque la philosophie *comme telle*. c. a. d. comme explication rationnelle et dès lors cette notion, elle aussi, est insuffisante.

Les discussions nombreuses soulevées autour de cette controverse n'ont renversé aucune des raisons que nous avons alléguées; des adhésions précieuses, au contraire, en confirment la valeur.

(1) A. TRIBNECHOVIUS, *De auctoribus scolasticis et corrupta per eos divinarum humanarumque rerum Scientia*. Ed. 2^a I. enae, 1719. Préface, p. XXII.

(2) V. p. ex. THOMAS D'AQUIN, *Somma Theologica*, Part. 1^a, Q. 1, art. 1; HENRI DE GAND, *Summa Theologica*, art. VIII, Q. 1.

D'autres philosophies que la scolastique sont susceptibles de s'harmoniser avec le dogme catholique, preuve que cette possibilité d'accommodation n'est pas un caractère distinctif. N'a-t-on pas défini l'architecture gothique avec avec la même insuffisance, en déclarant qu'elle est l'architecture appropriée au catholicisme? Comme si le roman ou toute autre forme d'art n'étaient pas susceptibles d'inspirer la construction de temples appropriés au culte catholique! Avec combien plus de raison VIOLLET-LE-DUC a défini le gothique en lui-même, d'après les solutions rationnelles des problèmes de la pesanteur.

Ainsi en est-il de la scolastique. Il faut la caractériser par ses *doctrines* philosophiques, en laissant provisoirement de côté ses rapports avec la religion, la science, l'art, la civilisation du moyen âge. Aussi bien n'y a-t-il pas dans les discussions philosophiques du moyen âge une foule de questions qui n'ont aucune relation avec la théologie, p. ex. la théorie des *species* en idéologie; de la *privatio* en physique, du principe d'individuation en métaphysique?

II.

Il faut donc résolument étudier la philosophie du moyen âge en elle-même et chercher à découvrir l'âme *doctrinale* qui la fait telle qu'elle est. Or à notre avis les recherches contemporaines mettent de plus en relief, deux faits que nous avons signalés dès 1905 dans notre *Histoire de la Philosophie médiévale*, et qu'on peut formuler ainsi: 1° il y eut une conception du monde qui prévalut et fut commune à un groupe de personnalités marquantes; elle se forna, se développa, dépérit suivant le rythme lent des choses qui vivent et durent longtemps.

Pour des raisons que nous exposerons plus loin, nous avons proposé de l'appeler du nom de philosophie *scolastique*, restreignant ainsi à un groupe de systèmes une dénomination appliquée indifféremment jusqu'ici à tous les systèmes du moyen âge.

2° D'autre part, il y eut des heurts d'idées tout le long du moyen âge, entre cette doctrine commune (la scolastique) et des théories qui prirent vis à vis de ses principes organiques une attitude agressive (non scolastique).

On conteste de moins en moins qu'il y eut au moyen âge des luttes doctrinales portant sur des alternatives antinomiques, telles que spiritualisme et matérialisme, panthéisme et individualisme, liberté et déterminisme. Des travaux comme ceux de MANDONNET sur Siger de Brabant convertiront les plus sceptiques.

Cette déclaration de M. BAEUMKER donne raison à nos idées : « Le panthéisme s'élève toujours sous de nouvelles formes, *en dehors* de la philosophie scolastique ». (1) Panthéisme et philosophie scolastique sont des appellations qui jurent de se trouver accolées. Le panthéiste SCOT ERIUGÈNE n'est donc pas un scolastique.

Mais on élève des doutes sur l'existence d'une synthèse commune qu'on défendrait contre ces agressions, et qui mériterait le nom de synthèse scolastique.

Il n'y eut jamais, prétend-on, d'unité réelle parmi les systèmes scolastiques. Ni avant le XIII^e siècle, puisqu'alors la synthèse n'existait pas encore, ni au XIII^e siècle, qui est rempli de systèmes irréductibles. Aussi bien, tout système de valeur ne forme-t-il pas une individualité et dès lors n'est-il pas irréductible à tout autre ?

L'existence réelle d'un patrimoine intellectuel commun aux scolastiques du moyen âge est un fait indéniable. Il forme, suivant l'heureuse expression de M. BEAUMKER un *Gemeingut*, un bien collectif. (2) De même ENDRES admet la réalité d'une grande conception du monde formant un trésor commun de toutes les écoles. (3) Ces formules et d'autres que nous avons rencontrées chez des historiens autorisés, (4) sont une confirmation de notre façon de comprendre la scolastique. Les scolastiques eux mêmes ne parlent-ils pas d'une *sententia communis*, ou de l'avis commun de docteurs ? Avant de faire le bilan ce patrimoine commun, il importe de souligner la raison profonde de cette communauté, qu'on retrouve aussi bien sur le terrain artistique, scientifique et théologique : les hommes du moyen

(1) « Pantheistische Richtung, die *ausserhalb der scholastischen Philosophie* im Mittelalter stets aufs neue antritt ». *Die Europäische Philosophie des Mittelalters*, p. 822, dans « Die Kultur der Gegenwart » herausg. von Paul Hinneberg, I, V, Berlin, 1909.

(2) *Op. cit.*, p. 816 et passim.

(3) « Gemeingut aller Schulen und Richtungen ». Endres, *Geschichte d. mitterlalter. Philos. im Christl. Abendlande*. Kempten. 1906, p. 4. Rapprochons de ces déclarations cet autre jugement de Mandonnet :

« D'ailleurs, malgré la diversité de vues sur l'attribution de certaines doctrines et la valeur relative de quelques autres, il règne une communauté d'opinion dans l'ensemble du monde théologique pour qualifier d'erreurs plusieurs thèses fondamentales du péripatétisme aristotélico-averroïste. Ce sont celles qui se trouvent en opposition formelle à l'enseignement chrétien et à la saine philosophie ». *Siger de Brabant et l'averroïsme latin au XIII^e siècle* (Étude critique), par Pierre Mandonnet. O. P. Tome VI des *Philosophes Belges*. Louvain, Institut supérieur de Philosophie, 1911, p. 160.

(4) Postérieurement à la seconde édition de notre *Histoire de la philosophie médiévale*, 1905.

âge ne considèrent pas la vérité comme un bien personnel que chacun constitue par ses efforts, mais comme un trésor impersonnel que les générations se transmettent, après l'avoir enrichi. La philosophie n'est pas l'œuvre d'un homme, mais d'une collectivité. « Ce qu'un seul homme peut apporter par son travail et son génie au progrès de la vérité est peu de chose par comparaison à l'ensemble de la science. Néanmoins de tous ces éléments coordonnés, choisis et rassemblés, il s'est fait quelque chose de grand comme, en témoignent les diverses sciences qui, par le travail et la sagacité de plusieurs, sont arrivées à un merveilleux développement. ⁽¹⁾

Cette mentalité propre au moyen âge explique le caractère progressif de la scolastique du IX^e au XIII^e siècle. Comme la cathédrale gothique, la philosophie scolastique est le fruit du temps, le résultat de changements graduels et sans heurts. Monument d'idées et monument de pierres, qui surgirent et se développèrent parallèlement, à l'une et à l'autre il a fallu de nombreuses générations d'architectes et d'ouvriers.

De même que l'architecture passa du roman au gothique par des différenciations continues, de même le travail de pensée du haut moyen âge aboutit aux conceptions puissantes du XIII^e siècle. Avant le XIII^e siècle, dit-on, la synthèse scolastique n'existait pas. Assurément non, si on la considère dans sa perfection plénière; mais il existe une poussée doctrinale, une élaboration, dans laquelle on pressent la force qui mène à la maturité, comme dans le gland on pressent le chêne. De même, à partir du XIV^e siècle, s'ouvre une période de décadence qui atteste le dépérissement d'une doctrine autrefois vigoureuse, comme la longue agonie du chêne témoigne de la vigueur d'antan de l'arbre séculaire. Après le XIV^e siècle, l'architecture gothique ne trouva plus d'inspirations nouvelles; c'est le règne des « formules » ou de la « doctrine ». Ne voyons-nous pas un phénomène semblable dans la diffusion des trois écoles thomiste, scotiste, occamiste où des légions de docteurs suivent un chef de file, pour s'épargner, dirait-on, l'effort personnel de penser?

Il importe aussi de noter que la synthèse commune des scolastiques est le produit d'une abstraction et que la réalité vivante fut toujours telle ou telle scolastique déterminée, achevée dans tous ses détails. La comparaison avec la cathédrale gothique ne nous aide-t-elle pas à comprendre le bien

(1) THOMAS D'AQUIN, *Metaph*, lib. II, lect. I.

fondé de cette abstraction? Les caractères essentiels du style gothique — l'emploi de la croisée d'ogives, par exemple, — appartiennent aux cathédrales d'Amiens et de Chartres comme à celles de Paris et de Cologne, et cependant toute cathédrale gothique est un monument particulier. Il en est de même des philosophies d'ANSELME DE CANTORBÉRY, de BONAVENTURE, de THOMAS D'AQUIN, de DUNS SCOT. Pour reprendre une expression chère au moyen âge philosophique, on pourrait dire que chaque système scolastique, comme chaque cathédrale gothique, a son « principe d'individuation ».

Quelles sont les doctrines communes des scolastiques? Peut-on les fixer comme on a fixé le système gothique? Oui, si l'on n'oublie pas le caractère abstrait dont il vient d'être parlé. L'explication des corps par la constitution de matière et de forme; la distinction d'acte et de puissance, de substance et de phénomène (accident); la distinction substantielle de Dieu et des créatures; l'individualité des réalités substantielles; l'objectivité réelle du savoir humain, la différence de nature entre le concept et la sensation; la liberté et la responsabilité morale: voilà quelques parties intégrantes de la scolastique médiévale.

Que celle-ci diffère chez Thomas d'Aquin et saint Bonaventure par les développements, les applications et les argumentations, qu'importe? Toute philosophie concrète est elle-même. Les systèmes de THOMAS D'AQUIN et de DUNS SCOT, comme ceux de PLOTIN et de PROCLUS, de FICHTE et de HEGEL sont irréductibles, à les prendre dans leur réalité vivante. Mais qui niera qu'entre THOMAS d'AQUIN et SCOT d'une part, FICHTE et HEGEL d'autre part, il y ait des affinités telles, qu'on ne pourrait indifféremment intervertir ce groupement de personnalités, et ranger ensemble THOMAS d'AQUIN et FICHTE d'un côté, SCOT et HEGEL de l'autre? Pourquoi? Parce qu'on trouve chez ces deux groupes de philosophes des théories organiques, ou si l'on veut, des *éléments* de systématisation communs, saisis à part (abstrait) par l'historien, et qui établissent entre THOMAS d'AQUIN et DUNS SCOT une autre parenté d'idées que celle qui existe entre FICHTE et HEGEL. Nous ne prétendons pas autre chose, en parlant de scolastique commune. La multiplicité et l'irréductibilité des philosophies scolastiques se concilie donc fort bien avec la conception abstraite, à laquelle on recourt pour établir des classifications objectives dans les manifestations de la vie philosophique. Dira-t-on que la notion de plante vivace, dont se sert le botaniste, est sans objet, parce que le rosier est irréductible au dahlia et que deux rosiers ont chacun leur être individuel?

III.

Reste à justifier l'emploi restreint que nous proposons du terme philosophie scolastique. N'est-il pas contraire au sens du mot et à la tradition.

Pour répondre à cette question, il convient de remarquer que le mot scolastique a dans le passé deux acceptions distinctes: l'une étymologique et professionnelle principalement en vogue avant le XIII^e s., l'autre idéologique créée par la Renaissance. Dans le haut moyen âge, comme dans l'antiquité, le *scolasticus* est l'homme qui touche aux écoles, le lettré en général. Mais le terme a une seconde signification historique, plus rapprochée de nous, puisqu'elle prend naissance au XVI^e siècle, et qui prévaut aujourd'hui. En effet, le Renaissance, la Réforme, le cartésianisme et, sous l'action de ces influences, la philosophie moderne enveloppent le mot d'une double nuance qui en modifie profondément l'acception. D'abord, ainsi qu'il a été dit, ce qui fut un titre honorifique est devenu une appellation infamante. On remplirait des volumes avec les diatribes d'Erasmus, de Vivès, d'Aventin, de Geulincx et d'une foule d'autres contre les scolastiques. De plus, le mot scolastique se dépouille du sens *étymologique* et professionnel et revêt une acception *idéologique* précise: tandis que le haut moyen âge appelait scolastiques ses grammairiens et ses astronomes au même titre que ses philosophes, les hommes de la Renaissance réservent ce nom aux philosophes et aux théologiens, *tels qu'ils les connaissaient*.

Et quels étaient donc ces gens méprisables, qui croyaient trouver le dernier mot de toute question, quand ils avaient aligné trois syllogismes, sophistes bien plus que philosophes, qui avaient couvert le moyen âge des ténèbres de la barbarie (1). Voilà ce qu'il importe de savoir. Nous l'apprendrons de la bouche d'un théologien du duché de Saxe-

(1) « Quod ergo pertinet ad illos, qui literarum regnum media in barbarie tenuerunt scolastici... Ad eundem quoque modum scholastici omne punctum tum demum se tulisse arbitrabantur, si quando tribus syllogismis instructi de quavis materia litem movere possent... » ADAMI TRIBBECHOVII. *De auctoribus scolasticis et corrupta per eos divinarum humanarumque rerum scientia*, ed 2^e. Ienae, 1719, pp. 36 et 37. La première édition date de 1665 à Giessen, sous le titre: *De scientia rerum divin, humanarumque corrupta per scolasticos*. Ce livre est un « florilège » d'injures et de critiques à l'adresse des scolastiques. Il reproduit avec délices tous les jugements défavorables qu'il recueille chez les humanistes et chez d'autres écrivains de la Réforme.

Gotha, Adam Tribbechovius (1741-1687), auteur d'un curieux petit livre où l'on rencontre, un siècle avant Brûcker, la première histoire de la scolastique médiévale. Ce sont avant tout, dit-il, les représentants des trois grandes écoles occamiste thomiste, scotiste résumant le travail philosophique du moyen âge finissant (1). S'y ajoutent quelques personnalités marquantes des siècles antérieurs, Anselme, Abélard, Roscellin, Albert le Grand (Hercules Albertus ille magnus) (2), Thomas d'Aquin, Duns Scot (*tenebrarum magister*) et quelques autres. Les occamistes qui représentaient alors la *via moderna*, Holcot, Tricot, Bricot, Bopinquam (?) sont privilégiés dans cette distribution d'épithètes malveillantes. On les traite de *expositores putidissimi* et de *ter quaterque ineptissimi* (3).

Quelle notion l'historien moderne doit-il prendre pour point de départ, quand il s'agit de déterminer ce que fut la scolastique du moyen âge? Faut-il conserver le sens étymologique en usage avant le XIII^e siècle, appellation vide et qui fait piétiner sur place, puisqu'elle s'applique aussi bien à des musiciens qu'à des philosophes, appellation hors d'usage aussi, puisqu'elle est abandonnée depuis le XV^e siècle? Ou convient-il de reprendre le sens idéologique, accredité depuis la Renaissance, accepté par la philosophie moderne et que nous subissons malgré nous? La réponse ne nous paraît pas douteuse: il ne peut être question de rejeter le sens idéologique, mais on doit le corriger et l'interpréter; quant à la signification étymologique, elle ne conserve qu'une valeur documentaire.

Ce différend n'est pas une querelle de mots, ainsi qu'on le pourrait croire; il touche à l'âme même de la philosophie du moyen âge. Sous le mot consacré par l'usage, vit une réalité historique. Erasme, Aventin, Tribbechovius conçoivent la scolastique comme une philosophie vague où l'on parle de matière et de forme, d'essence et d'existence,

(1) p. 224, il reprend ce texte d'Aventin: « duo Aristotelicorum Peripateticorum genera esse coeperunt, inter quae duo genera dissidium et bellum civile semper fuit. Illius Thomas Aquinas Italus, et Joannes Duns Scotus: hujus Nominalium scilicet, Wilhelmus Occomensis Anglus... Marsilius Heidelbergensis Academiae, Joannes Buridanus Viennensis Gymnasii institutor, Gregorius Ariminensis Viennae humatus ante signati sunt » (AVENTIN, *Annal. Bojorum*, 1, 6, p. 624). « Hic sophista est, ille thomista, alius Albertista, hic iterum realista, ille Occamista, hic Marsilium sequitur, ille Tartaretum, alius Bricotum, Hic Antichristus est, ille Moderinus, hic nova, ille veteri incidit via hic voces tractat, ille vocum significata, etc. » (p. 225).

(2) pp. 58, 46 et passim.

(3) p. 49.

de puissances, d'abstractions, et que, d'ailleurs, ils connaissent fort mal. Ils ignorent que, si les fondateurs de ces trois écoles se séparent sur des questions importantes, ils s'entendent aussi à défendre certains principes communs contre des formes d'averroïsme, de matérialisme, de panthéisme. Tribbechovius ne connaît Averroès que comme un des inspireurs de la scolastique; il ne soupçonne pas qu'il y eut contre Siger de Brabant et les averroïstes latins une levée de boucliers; il ne connaît pas même de nom J. Scot Eriugène, David de Dinant, Nicolas d'Autrecourt, dont les doctrines furent pourchassées par ceux qu'il appelle « scolastiques ». Mais aujourd'hui, des classifications doctrinales s'imposent, qui ne pouvaient être formulées ni par le moyen âge, faute de recul, ni par la Renaissance, faute de connaissances historiques suffisantes.

Discussione sul discorso del Prof. M. De Wulf

Prof. E. Dupréel pose en thèses: 1) que la scolastique médiévale a un caractère religieux comme l'art, la science, la théologie et toutes les formes de la civilisation, que dès lors ce caractère marque la scolastique comme élément *de civilisation*, mais non comme *contenu doctrinal*, c'est à dire comme philosophie; 2) qu'il y eut dans le moyen âge occidental une conception commune se développant du IX.^e au XV.^e siècle, et qu'on peut appeler la scolastique; 3) qu'il y eut des luttes entre cette conception commune et des systèmes oppositionnels.

M. le prof. Dupréel s'accorde avec M. De Wulf sur la première thèse, et fait remarquer, que la *situation sociale* de ceux qui philosophèrent au moyen âge, et qui tous étaient des ecclésiastiques, constitue un caractère unificateur de la scolastique et doit être retenu pour marquer les rapports de la philosophie avec la religion au moyen âge.

M. De Wulf répond que tout homme d'études au moyen âge est engagé dans les ordres, comme clerc ou prêtre, si bien qu'on établit une synonymie entre laïque et ignorant; que l'observation de M. Dupréel confirme sa thèse, car elle contribue à montrer le caractère religieux de toute forme d'activité intellectuelle au moyen âge et l'insuffisance de ce seul caractère pour marquer le contenu *doctrinal* de la scolastique.
